

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

12e année, No 10—Juin 1897—116 de la fondation.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er septembre. — On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration du *Couvent*, à F.-A. BAILLAIRGÉ, Ptre, Curé, Rawdon, P. Q. Canada. Le COUVENT ne paraît pas en juillet et août.

VACANCES

Bonnes et heureuse vacances.

Vos vacances ne seraient ni bonnes ni heureuse, si votre mère disait : " cette enfant me fatigue, j'étais si tranquille lorsqu'elle était au couvent.

Soyez douces, prévenantes et laborieuses ;
N'attirez pas trop de monde à la maison ;
Sachez gêner en quelque chose les ardeurs de la jeunesse :

Et vous aurez beaucoup fait pour passer de bonnes vacances.

F.-A. BAILLAIRGÉ, ptre.

LES MAITRESSES

Vous avez grand besoin de vous reposer.

Vous le ferez sans doute.

Ce repos cependant ne saurait être oisif.

Une institutrice doit être reconnue *telle* partout.

Cela veut dire qu'une maîtresse d'école doit se distinguer par son goût pour l'étude.

Pas de lectures trop frivoles.
Développez davantage l'étude de la grammaire française.

Lisez un ouvrage un peu étendu sur l'histoire du Canada.

Exercez-vous à résoudre de nouveaux problèmes d'arithmétique.

Vous conserverez de la sorte et la science et l'enthousiasme nécessaires pour former la jeunesse.

F.-A. B.

LA REINE VICTORIA

Ne demeurez pas étrangères à son jubilé. La reine d'Angleterre représente pour nous, dans sa sphère, l'autorité.

18 ANS!

Il n'y aura plus d'institutrices de 16 ans.

Ne vous en attristez point.

Cette mesure est sage.

Plusieurs jeunes filles sortant trop jeunes du couvent perdraient leur vocation.

Plusieurs ne prenaient point assez le temps de se former.

Les institutrices de 16 ans ont fait du bien ; celle de 18 ans en feront plus encore.

UNE LEÇON POUR NOS PETITS FRÈRES

Un jeune garçon se présente chez un marchand pour solliciter de l'emploi. Celui-ci l'interrogea :

— Savez-vous bien écrire ?

— Oui.

— Savez-vous bien faire les chiffres ?

— Oui.

— Savez-vous l'anglais ?

— Oui.

— Vous désirez apprendre le commerce ?

— Oui.

— C'est bien ! mais je le regrette, vous ne pouvez pas faire mon affaire.

Comme un visiteur lui en exprimait sa surprise, attendu que l'enfant avait de bonnes références, le marchand lui en exprima sa pensée en ces termes :

— Voilà un jeune garçon qui répond par un — oui — sec, à toutes mes questions, au lieu de dire poliment : *Oui, monsieur !* Dans quels termes répondra-t-il à mes clients, au bout de huit jours qu'il sera à mon emploi ?

Nous ne pouvons blâmer ce marchand, bien au contraire :

Rep.

LA CROIX

Cette revue rédigée dans un excellent esprit mérite votre encouragement. 40 centins par année. Adressez vous : J. U. Bégin. Boîte 26, B. P., Québec.

LE DIABLE ET SAINTE ANNE

“ Or, une nuit après matines, et alors que déjà mes sœurs s'étaient retirées dans leurs cellules, j'entendis tout à coup du côté de la bâtisse un épouvantable vacarme : c'était comme le bruit d'une populace amentée et remplissant l'air de ses cris désordonnés. Moi, qui n'avais pas oublié les menaces des démons, je cours tremblante à une fenêtre : je dirige mes regards inquiets vers l'église ; et que vois-je ? Elle semblait en proie à un violent incendie ; les pierres mêmes et les marbres paraissaient brûler et jeter des flammes. Bientôt cependant je compris que ce n'était là qu'un vain prestige du démon, jaloux de faire éclater sa rage, et de montrer ainsi ce qu'il ferait s'il n'était tenu en bride par une puissance supérieure. En effet, au sein de ces flammes chimériques, j'aperçus un essaim pressé de fantômes voltigeant çà et là avec bruit, et n'épargnant nul effort pour culbuter les constructions, et en anéantir jusqu'aux derniers vestiges. C'était aux jours où une infinité d'églises

et d'insignes basiliques avaient été détruites en Angleterre et en Ecosse par l'impiété des hérétiques ; et telle était alors la fureur des esprits infernaux, que tant et de si déplorables ruines ne pouvaient l'assouvir, ce semble, s'ils ne parvenaient encore à renverser le pauvre petit sanctuaire que, dans ma simplicité, j'élevais à Dieu en compensation de ces sacrilèges. A cette vue, j'implorai le puissant secours de la bienheureuse Anne ; et au même instant elle daigna m'apparaître et me consoler en me disant d'un ton plein de douceur : " Ne crains rien, ma fille ; que ces flammes fantastiques ne t'épouvantent point ; suis-moi. " En même temps elle s'avança vers l'église, je la suivis et j'y vis une innombrable troupe de démons qu'elle mit en fuite par un seul signe de croix. Et à partir de ce moment, ils cessèrent complètement de nous inquiéter.

C'est l'accomplissement d'un vœu.

Ne vous étonnez pas, si dans chaque numéro du COUVENT, il y a un mot sur sainte Anne. Nous ne faisons qu'accomplir une promesse après faveur reçue.

DERNIER DE L'ANNÉE SCOLAIRE

Le COUVENT termine avec ce numéro sa douzième année.

Le prochain numéro paraîtra en septembre prochain.

LES QUATRE FILS AYMON

^ Nous terminons aujourd'hui cette histoire de chevalerie, c'est ce qui nous a forcé à mettre de côté plusieurs autres articles.

C'EST FAIT

C'est-à-dire que le COUVENT de X et plusieurs ont payé leur 25 centins d'abonnement au COUVENT.

CE N'EST PAS FAIT

C'est-à-dire que Melle X et plusieurs autres n'ont pas encore payé leur abonnement au COUVENT pour 1896-1897.

HISTOIRE

DES

Quatre Fils Aymon

XVII

RICHARD SAUVÉ. — LE CAUCHEMAR.

La sentence était prononcée, mais les pairs ni les seigneurs n'ayant été consultés, ce jugement semblait d'autant plus rigoureux que le duc Aymon avait reparu à la cour où il comptait de nombreux parents, et chacun déclinait l'honneur d'exécuter le patient.

L'empereur bondissait de rage, ne pouvant trouver un bourreau, ni par promesses ni par menaces, quand un nommé Ripu, dont la famille avait eu quelques différends jadis avec celle du condamné, s'offrit, pour remplir cet office, comptant sur une belle récompense.

Au matin, la trompette sonne : c'est l'heure de l'exécution. La potence a été dressée la nuit, à la tête de cent gardes, vient prendre le captif et l'entraîne à la mort. Les seigneurs se découvrent devant Richard que l'infâme bourreau se plaît à insulter.

Le malheureux sourcille et se contient, cherchant en vain, sur son passage, le libérateur attendu. Résigné, il s'avance et, parvenu au pied du gibet, il présente à Ripu sa tête altière. Mais des bois d'alentour, les soldats de Renaud s'élancent et saisissent l'exécuteur qu'ils pendent au gibet destiné à Richard. . . .

Renaud tient d'abord au respect les gardes effarés ; puis, sûr enfin du salut de son frère, il les renvoie porter à Charlemagne les détails de cette aventure.

Maugis et ses consins rentrent à Montauban. Et quand il les vit rassemblés, alors, raconte la légende :

“ Maintenant, frères, leur dit-il, ma tâche est terminée ; ma présence d'ailleurs vous est funeste. Adieu ! avant de retourner où m'appellent les voix d'Orient, je réserve à nos ennemis une dernière et effroyable épreuve où doit s'épuiser le pouvoir que je tiens de ma bonne fée. Vous-mêmes en ressentirez les effets, mais quoi que vous voyiez, amis, quoi qu'il arrive, soyez sans peur : de grands périls vous menacent encore, mais votre juste cause obtiendra la victoire, car Dieu est avec vous ! ! ”

Il dit, toutes les mains se tendent vers Maugis ; mais il a disparu, les laissant fascinés, troublés et cherchant dans l'immense salle un appui pour poser leurs fronts qu'un sommeil léthargique accable. . . .

.....

Richard sauvé ! et Ripu pendu ! Dès qu'il apprend cette nouvelle, Charlemagne écumant de rage s'enferme sous sa tente. . Il fait nuit. . Le front plissé, l'œil sinistre, il rêve. . . Un doigt a touché sa chlamyde. . . " Qui va là ? " Sandale au pied, bourdon en main, un vieillard le regarde — " Pélerin, qui es-tu ? " Et l'ombre entr'ouvre son manteau et rejette sa fausse barbe. . . — " Maugis ! ! ! "

L'empereur a bondi . . et son glaive étincelle. . . Il frappe, frappe et le fantôme reste là. . . Ses cheveux se hérissent, il veut crier et sa bouche est muette. . .

Haletant, suffoqué, Charlemagne chancelle et défaille sur les marches du trône.

Maugis est envolé ! . . mais, au dehors gronde l'orage. . . Aux feux du ciel un galop de chevaux se mêle. . . par milliers, ils défilent devant la tente qu'un éclair vient de déchirer. . .

Trésors, sceptre, couronne, son aigle d'or, son épée même sont aux mains de pillards qui fuient vers Montauban. . . Holà ! le clairon sonne, le tumulte est au camp. . .

" A moi, mes pairs ! à moi Rolland ! . . " Ses cris sont sans échos . . Mais, il se sent à cheval. . . Un cavalier passe, il le heurte. . . L'autre riposte et de terribles coups sont soudain échangés. . . Autour d'eux on s'égorge. . . — " Renaud, malheur à toi ! . . "

Au cliquetis des armes, grincent les sons d'un infernal orchestre. . . Seigneurs, soldats, chevaux valsent, tournent et pirouettent. . . les tentes craquent et s'agitent. . .

Charlemagne, affolé, cherche son adversaire qui, esquivant ses coups, le saisit d'une main et l'emporte sur son coursier qui fend l'espace, suivi de nombreux escadrons. . .

Le farouche empereur frémit : sous cette étreinte, ses dents claquent, et pendant cette course vertigineuse, à travers champs, à travers bois, les éclairs qui flambaient, le fascinent. . Panéantissement il dort. .

La charge continue, puis le galop s'apaise. . . Des mains semblent le soulever, l'étendre mollement sur des coussins soyeux. . . puis. . . plus rien ! . .

Quand il revient à lui, il se croit le jouet d'un songe. . . Autour du lit où il repose sont debout les quatre rebelles. . .

— " Où suis-je ? "

Alors, Renaud s'approche et lui rappelle tout ce qui s'est passé : cette mêlée nocturne, ses pairs endormis par Maugis, ses aigles arrachées, ses trésors enlevés ; son sceptre, son épée sont là sous ses yeux, dans ce château de Montauban, où il se trouve prisonnier. . .

Puis, mettant un genou en terre :

" Sire ! implore Renaud, cessons une guerre impie. . . accordez-nous la paix. . . "

— " La paix ! oui, oui, la paix ! . . . " s'exclament, en entrant, les pairs et les seigneurs, et Roland avec eux.

— " Non ! Maugis ou la guerre ! . . . "

— " Maugis n'existe plus. . . Il nous a dit adieu. . . "

— " Non ! Maugis mort ou vif. . . "

— " Impitoyable ! . . . reprit alors Renaud. . . puisque rien ne peut vous fléchir. . . Sire, vous êtes libre. . . Sceptre, couronne, épée, ces dévouilles qui m'appartiennent de par le droit de la guerre, reprenez-les. . . Et vous, illustres chevaliers, je regrette de m'être abaissé devant vous à demander une paix que je refuse d'acheter par un crime, mais saurai conquérir par la force du glaive. . . "

Charlemagne, un instant, resta sombre et pensif, puis relevant la tête, tandis que les seigneurs remportaient ses trésors, il reprit son épée, et sortit en criant :

— “Oui, guerre, guerre à mort !... ”

Son escorte le suit au camp admirant une fois de plus la grandeur d'âme de Renaud et blâmant la rigueur du prince.

À peine rentré sous sa tente, Charlemagne accablé, brisé par le dépit, la fatigue et la honte, chancelle encore et va tomber sur les marches du trône... Un doigt a touché son épaule... “Ah ! Maugis !... mon épée !... ”

Le fantôme est évanoui...

À ses cris, les seigneurs et les gardes accoururent ; il leur raconte, en frissonnant, les épisodes de cette nuit, et tous affirment qu'en effet tout s'est passé comme il le dit... Tel fut dans les deux camps le prestige des enchantements de Maugis que, même à Montauban, chacun croyait avoir été un des acteurs ou des témoins de cette épopée fantastique...

XVIII

FAMINE ET DELIVRANCE

“Guerre à mort !” a dit l'empereur...

Le jour même, brûlant d'assouvir sa vengeance, il fait tout préparer pour l'assaut général. Renaud, de son côté, à fait sonner l'alarme, les remparts se couvrent de défenseurs. Les catapultes, les balistes font pleuvoir sur la ville une grêle de pierres, de traits et d'autres projectiles qui sèment le deuil et la mort dans cette généreuse population. Mais, dès que les échelles ont touché les murailles, et que les assaillants commencent à monter, des torrents d'huile et de poix bouillante les inondent ; de tous les côtés d'énormes quartiers de rochers les renversent et les écrasent ; trois fois ils reviennent à la charge, trois fois les assiégés leur font payer leur imprudente tentative ; à tel point, qu'au bout d'une heure, Charlemagne bat en retraite et ramène à son camp ceux qui ont pu échapper au carnage ; mais il jure qu'il ne s'en ira pas avant d'avoir pris Montauban par la famine.

Aussitôt, il place devant chaque porte une importante garnison, et resserre si étroitement la place que ne pouvant plus se procurer aucun approvisionnement, les Gascons sont bientôt réduits à la dernière extrémité. On fit d'abord du pain de son et de féculs avariés. On mangea les chevaux, les chiens et les plus immondes animaux ; quelques uns se nourrissaient d'herbe, d'écorces d'arbres et de racines ; la douleur devient de la rage ; on dépèce les cadavres, on fait de la farine avec des os humains broyés... On ne rencontrait plus que gens exténués, livides, errant comme des spectres... la peste mit le comble aux tortures des habitants... Les uns voulaient se rendre, le plus grand nombre refusait...

Cette épouvantable situation finit par émouvoir tous les seigneurs français. Le duc Aymon en tête, ils vont demander grâce : Charlemagne ne leur répond qu'en faisant rapprocher les machines de guerre.

Si brave et résigné qu'il fut, Renaud commença à se désespérer ; mais pour ne pas tomber vif entre les mains de son persécuteur, il veut laisser aux habitants la liberté d'ouvrir les portes, tandis qu'avec ses frères, sa femme, ses enfants et le roi qui se mourait, il s'enfermera dans le fort, pour y périr dans les flammes. Comme il allait donner cet ordre, un vieillard vint et lui dit :

“Le ciel m'envoie pour vous sauver... je me souviens (mon aïeule me l'a dit souvent) qu'il existe, ici près, un caveau qui sert d'entrée à un long souterrain qui aboutit au sein de la forêt, mais il est si profond qu'on ne s'en est pas aperçu en construisant la forteresse... venez, fouillons, creusons, Dieu, peut-être, secondera nos vœux...”

Le vieillard ne se trompait pas : au bout d'une heure de travail et de recherches, on découvre la libératrice ouverture, qui va les rendre enfin à la liberté, à la vie ...

Le sauvetage aussitôt s'organise : les uns s'arment de torches, ceux qui ont conservé quelque vigueur recueillent et emportent tout ce qu'ils trouvent d'objets précieux ou utiles ; femmes, enfants, vieillards ouvrent la marche et le reste les suit dans la sombre galerie. ... Renaud s'y engage à son tour, quand il songe au roi malade oublié dans son lit.

— Laissez-le ! crie-t-on.

— "S'il fut coupable, il souffre !" leur répond le héros en s'élançant vers son beaufrère qu'il ramène au milieu des siens.

Au point du jour, cette troupe affamée débouchait dans le bois, où le vieillard les a bientôt orientés. Les fruits, les racines sauvages sont dévorés en un instant. Des paysans, de saints ermites viennent à eux et leur distribuent du pain, du beurre, du fromage, quelques-uns même leur sacrifient bœufs, moutons et volailles, pensant que leurs bienfaits leurs seront comptés dans le ciel.

Grâce à cette halte, tous ont repris assez de force pour se remettre en route.

Richard marche en avant, et avec une escorte court à Dordogne. Le peuple en masse arrive à leur rencontre ; c'est à qui offrira bon repas et bon gîte aux pauvres fugitifs.

La nuit se passe en réjouissances. Le lendemain, installé dans la citadelle, Renaud reçoit l'hommage des seigneurs de l'endroit.

Depuis huit jours, personne ne paraissant sur les remparts de Montauban, et pensant que les assiégés avaient tous succombé, Charlemagne, joyeux, fait tenter un dernier assaut. Roland, Naismes et Oger, entrent les premiers dans la place, et reculent d'horreur à la vue des monceaux de cadavres inhumés à la hâte et répandant une odeur méphitique. L'empereur fait fouiller partout pour retrouver les restes des quatre fils Aymon.

Avverti que les troupes impériales étaient entrées dans Montauban, Renaud eut un instant l'idée d'aller les y assiéger à son tour, mais son devoir chevaleresque lui permettait de se défendre sans attaquer son roi.

Tandis que les seigneurs français applaudissaient, du fond du cœur, à l'heureuse sortie des quatre frères, un émissaire chargé de retrouver leurs traces, vint prévenir Charlemagne qu'ils étaient réfugiés à Dordogne.

XIX

DEUX HÉROS

Consumé de chagrins, le roi Yon venait d'expirer, confirmant aux quatre frères la donation de Montauban et de Bordogne. Après les funérailles, Renaud fit fortifier la ville, et attendit l'ennemi de pied ferme.

Dès qu'il apprit que Charlemagne était déjà à Montor-gueil, ne voulant pas se laisser investir, comme dans Montauban, Renaud crut sage de faire une sortie en bon ordre et de marcher contre lui ; mais, lorsqu'il fut à portée de la voix, il fit arrêter son armée, et envoya encore demander la paix au monarque.

Sur son refus, il saute sur *Bayard*, pousse le cri de guerre. Français et Gascons s'entrechoquent avec une égale fureur. A la voix de Renaud, ses frères se précipitent et sèment la mort sous leurs pas. Des escadrons entiers sont fauchés autour d'eux.

Oger brandit son oriflamme, Richard la lui arrache et lui assène un coup d'estoc. Oger riposte. L'un sur l'autre cinq chevaliers roulent le crâne fracassé par Gauchard et Allard. Renaud, comme un lion, fait rage : tout fuit, tout tombe sous sa dague.

Charlemagne, qui voit ses plus fidèles serviteurs abattus sous ses yeux, lance sur Renaud son cheval et lui propose le combat. Roland supplie l'empereur de l'accepter pour remplaçant, posant, comme condition, que ce duel mettra fin à la guerre. L'époux de Laure se joint à lui, heureux et fier de se mesurer avec un brave qu'il estime. Charlemagne, sans répondre, s'écarte et leur laisse le champ libre..... Turpin, Naisimes, Ollivier, lances baissées, restent témoins de ce cartel.

Renaud s'est mis en garde, et Roland sautant à cheval lui crie :

“Invincible cousin ! tu vas donc enfin voir ton maître.”

— J'attends ! ” répond le fils Aymon.

Et ils se jettent l'un sur l'autre.

Au premier choc, les deux lances se rompent, les boucliers sont transportés. Roland garde son équilibre, Renaud tombé remonte en selle et porte à Roland, sur la tête, un coup violent qui l'étourdit. Quand il est revenu à lui, ils fondent encore l'un sur l'autre, avec une telle frénésie que les témoins sont pris d'effroi. Chaque coup fait voler une partie de leur armure, leurs épées entrent dans le fer, comme la hache dans du bois, et à la fin elles se brisent. Alors, se battant corps à corps, les deux héros cherchent à se désarçonner. Impossible..... Harassés de fatigue, inondés de sueur, étonnés tous les deux de ne pouvoir se vaincre, ils reprennent haleine, mutilés, en lambeaux, méconnaissables.

Charlemagne lui-même eût donné sa couronne pour voir cette lutte finie.

On leur passe des lances nouvelles, le combat va recommencer, mais un tourbillon de poussière les entoure et les dérobe l'un à l'autre : ils s'appellent, ils se cherchent, leurs mains se rencontrent, ils s'embrassent.....

“ Soyons frères !..... dit Renaud à Roland, deux chevaliers comme nous sont faits non pour se battre, mais pour s'aimer..... ”

Tous les seigneurs applaudissaient, et, imitant leurs chefs, les deux armées qui s'étaient arrêtées pour contempler ce duel homérique, se sentaient prêtes à fraterniser.....

Et Charlemagne était songeur.

“ Sire, sire!..... criaient, de tous côtés, Naïsmes, Oger Olivier, tous les pairs et tous les chevaliers: la paix ! la paix !..... ”

Charlemagne restait muet.

“ Sire ! continua Roland, accordez à Renaud, aux braves fils Aymon, la grâce que depuis si longtemps ils implorent..... ”

L'empereur fronça le sourcil.

“ Sire ! ajoutèrent les seigneurs, cédant aux suggestions de courtisans emus, attendrez-vous, pour pardonner, que, la se de verser son sang, d'épuiser ses trésors, pour assouvir de barbares rancunes, votre noblesse abandonne votre cause, et prenne, à la fin, le parti de quatre nobles preux, dont les épées vaillantes pourraient servir si bien les intérêts de la France et la gloire de votre trône ?..... ”

Renaud s'était mis à genoux :.....

“ Sire ! ne flechirez-vous pas ? ”

Charlemagne, d'un coup d'œil embrassa l'horizon, et sa paupière était humide ;..... de sa large poitrine un soupir s'échappa, et tendant la main au héros, il dit :

“ Peut-être ! ! ! ”

XX

PARDON ET PENITENCE

Peut-être !..... dans la bouche de l'empereur, ce mot était plein d'espérance. Il permettait d'abord une suspension d'armes, dont les deux camps avaient besoin. La nuit était venue, Français et Gaseons étaient rentrés dans leurs retranchements. Roland avait accompagné Renaud jusqu'à ses avant-postes, et l'assura, en le quittant, que toute la cour était bien résolue à se retirer dans le cas d'un nouveau refus.

Charlemagne, en effet, s'alarmait à bon droit d'une défection qui lui eût enlevé plus de la moitié de ses forces ;

et, d'ailleurs, lui-même était las. Aussi quand, en dépit de la volonté générale, le perfide Ganelon vint encore essayer de faire échec à sa clémence, en taxant de faiblesse sa déférence au vœu des pairs, l'empereur révolta et qui déjà se méfiait, l'apostropha en ces mots :

“ Misérable !..... cent fois plus digne de mon courroux que ceux que tu poursuis de ta haine, tes perfides conseils m'ont trop longtemps abusé. Pensais-tu qu'une question d'orgueil m'empêcherait d'ouvrir enfin les yeux à la justice ? Tu as vingt fois compromis mon honneur, mais tes adulations, à cette heure, me répugnent ; lâcha reptile, arrière !..... ”

Puis, appelant un officier :

“ Assurez-vous de ce traître ! ordonna-t-il, je laisse à mes seigneurs le soin de le châtier, et les prie de vouloir bien venir reprendre leur place à mon conseil..... ”

Quand ils furent tous rassemblés, Charlemagne leur dit :

“ Puisque vous le voulez, oui, la paix sera faite, c'est aussi mon vœu le plus cher..... J'en conviens, j'ai été trop sévère ; mais les frères Aymon n'en sont pas moins des révoltés. Renaud n'en est pas moins le meurtrier de Berthelot. Je consens à leur pardonner, mais il faut à l'empereur une satisfaction. Que l'un d'eux se dévoue pour tous, et à la condition d'un exil momentané, je lui ferai grâce de la vie. ”

Malgré les pleurs de Laure, malgré les exhortations de ses frères, Renaud, étant l'aîné, voulut se réserver l'honneur du sacrifice et partit pour le camp de l'empereur.

A peine en sa présence, comme il tombait à ses pieds, Charlemagne le releva et lui dit :

“ Brave Renaud !..... je te pardonne et je t'admire..... Si la pénitence que je t'impose blesse ton cœur de père, elle te fournira l'occasion de cueillir de nouveaux lauriers pour la cause céleste. — Va aider les chrétiens, nos frères, à arracher des mains impies le saint sépulcre du Sauveur, et tu nous reviendras..... En attendant, pars sans crainte : tes enfants deviennent les miens et ta femme est sous mon égide. Tes frères seront mes amis, qu'ils comptent sur mes faveurs, comme je compte, moi, sur leur bravoure et loyauté.

— “ Sire, j'obéirai, lui répondit Renaud, car j'ai foi en votre promesse. ”

Et lui ayant confié son bon cheval *Bayard*, tout désolé d'abandonner son maître, il prit congé de l'empereur, et s'empressa de régler ses affaires, pour que les siens ne souffrissent en rien de son absence.

La pauvre Laure était inconsolable, ses enfants tout petits s'attachent au cou de leur père. Les vassaux, les seigneurs, les habitants de Dordogne, vinrent lui faire cortège, mêlant à leurs adieux l'expression de leur amitié et leurs vœux pour son bon voyage.

Lui, ne gardant que son épée, prend le manteau de pèlerin, et part à la garde de Dieu !

La paix était conclue, l'armée licenciée rentrait dans ses foyers.

Le traître Ganelon, trompant la vigilance de ses gardiens, s'était fait justice lui-même : on le trouva, un soir, pendu dans son cachot.

XXI

LA TERRE SAINTE

Après une heureuse traversée et un court séjour dans diverses villes asiatiques, le héros pèlerin faisait route vers la cité sainte. Enfin, du haut d'un monticule, il distingue le temple, le calvaire et la chapelle du tombeau du Christ. Jérusalem est devant lui !..... Renaud s'incline et prie, puis il se lève, impatient de fouler la Terre bénie.

Mais tout en s'avançant, il voit sur le rempart des païens qui font sentinelle, et autour, des soldats campés. Il s'informe.

Un chevalier l'accueille, et après lui avoir expliqué qu'ils étaient là une phalange de chrétiens, venus de tous les points de l'Europe, pour arracher les augustes reliques des mains des idolâtres, il l'interroge aussi, lui demande son nom.

“ Renaud de Montauban ! ” répond le pèlerin.

Son interlocuteur s'arrête, le toise, l'examine ; puis, enlevant son casque :

“ Et, moi, dit-il, ne me connais-tu pas ?..... ”

Or, tous deux s'étaient reconnus, et se serraient dans une fraternelle étreinte.

“ Maugis ! — Renaud ! Quelle surprise ! ” Aymon, en quelques mots, fit à son cher cousin le récit de sa triste

histoire, puis étonné :

“ Et toi, comment te retrouvai-je en ces contrées lointaines ?.....”

— “ Bientôt, lui répondit Maugis, tu sauras mon secret..... ”

Tout en parlant ainsi, il l'entraîne sous sa tente, lui défait son manteau, lui endosse une armure complète : et quand il le revoit splendide et beau, comme aux jours de leur gloire, il le présente aux chevaliers chrétiens, qui connaissaient déjà son nom et ses exploits. Puis, tous se joignent à Maugis pour lui faire accepter le commandement de l'armée. Renaud reçoit, de grand cœur, leur serment de fidélité, et le reste du jour se passe en réjouissance.

Le lendemain, Renaud passait en revue ses soldats, quand soudain un des gardes fait entendre un appel aux armes. Une des portes de la ville venait de s'ouvrir et une horde de Sarrasins tentaient une sortie. A cette vue, Maugis s'écrie : “ Sus aux païens ! ”

Aussitôt, Renaud vole en tête de ses troupes ; le chef des Musulmans lance les siennes sur le camp. Alors il se fit un horrible carnage. Trois fois l'ennemi est vainqueur, trois fois Renaud et Maugis lui arrachent la victoire.

Enfin, par une manœuvre habile, les chrétiens cernent les infidèles, passent entre eux et les remparts, leur coupent la retraite, et après les avoir écrasés, ils font leur chef prisonnier, et rentrent triomphant dans la ville.

Trop longtemps opprimés sous le joug des barbares, les habitants accueillent les vainqueurs avec des cris de joie.

Les chevaliers se font d'abord conduire au Saint-Sépulcre, et tombent à genoux en remerciant Dieu d'avoir béni leurs armes.

Rétabli sur son trône par leur vaillance, l'ancien roi de Jérusalem, que les envahisseurs tenaient emprisonné, désirait faire partager à ses libérateurs son palais, ses richesses... Mais Maugis et Renaud refusèrent, laissant à leurs compagnons d'armes et le butin de l'ennemi et les largesses royales.

Le soir même de cette brillante journée, comme Renaud rentrait auprès du prince, celui-ci lui remit une lettre venant de France, et dans laquelle Charlemagne lui man-

daït : qu'à peine l'avait-il vu partir, la résignation, son noble sacrifice, le souvenir de ses vertus, l'avaient ému au fond de l'âme, et que d'accord avec ses pairs, il s'était empressé d'envoyer sur ses traces un messenger chargé de lui porter son amnistie, pour lui et pour les siens, lui ordonnant de venir au plus tôt retrouver sa famille, ses amis et sa place glorieuse parmi ses chevaliers fidèles...

Le brave Aymon n'en croyait pas ses yeux, vingt fois il relut le message, le baisant, l'arrosant de ses larmes de joie.

Puis, courant à Maugis, et lui montrant le bienheureux écrit :

— “ Viens, frère ! lui dit-il, et partons..... ”

— “ Non, Renaud !....., lui répond Maugis, mes jours doivent ici finir, et seul tu reverras notre chère patrie. Quand tu m'as demandé par quel heureux hasard le ciel nous faisait rencontrer sur la terre étrangère, je t'ai promis de te dire mon secret ; le voici..... Tu sais de quelle manière étrange, arraché au berceau par des mains infidèles, je ne revis notre castel qu'après avoir passé ma jeunesse auprès d'une bonne fée qui me voua aux enchanteurs, en échange d'un pouvoir magique. Le pacte devait durer et dura trente années qui expiraient le jour même où je te dis adieu à Montauban, laissant à vos ennemis un cruel et dernier souvenir de mon prestige évanoui..... Libre, enfin, et songeant que mon front, en naissant, avait reçu l'eau du baptême, mais que la science infernale avait souillé mon âme et irrité mon Dieu, j'ai voulu laver mon passé, en lui consacrant, dans le lieu même où il est mort pour nous, le peu de jours qui me restent à vivre. Gloire à lui, puisqu'il m'a permis de te revoir, de baiser, avec toi, son saint tombeau délivré par nos mains !... .. Le roi, qui nous doit son salut, ne refusera pas de m'aider à fonder, dans ces murs, un pieux monastère, où je pourrai prier pour toi, pour nos amis, puis expirer en paix..... ”

En vain Renaud, fondant en larmes, veut le faire revenir sur sa résolution. Maugis lui dit adieu, et disparaît dans la chapelle.

Le messenger de l'empereur l'attendait pour partir ; et dès le lendemain Renaud prenait la mer, emportant les bénédictions de la foule. Mais l'infortuné chevalier ne devait revoir son pays qu'après de cruelles épreuves.....

Battu par vingt tempêtes, sans cesse menacé du grappin des corsaires, ce n'est qu'au bout d'un an qu'il put enfin aborder à Palerme et de là se rendre à Dordogne, où l'on désespérait de le revoir jamais.

Dès qu'il paraît, tout le peuple l'acclame ; ses frères, ses fils Aymonnet et Yonnet, volent à la rencontre, et se jettent en ses bras. Mais pourquoi ces habits de deuil?... Sa mère ? le vieil Aymon, son père ? — décédés !... — Laure, sa chère épouse ? — morte de désespoir !... — Oger, Naimes, Roland, ses fiers compagnons d'armes ?... — Tués à Roncevaux !.....

Navré, fou de douleur, l'intrépide guerrier sent son cœur défaillir ; il chancelle, il sanglote et pas un pleur pourtant ne sort de sa paupière pour soulager sa poitrine oppressée. Après quelques instants d'un solennel silence, Renaud lève son front et regardant le ciel : “ Ah ! pourquoi suis-je revenu ? Mieux m'eût valu mourir là-bas dans les bras de Maugis !..... ”

Puis, attirant ses fils, sur ses genoux.....

“ Enfants ! dit-il, vous voilà grands, bientôt des hommes : mes chers et vaillants frères sauront faire de vous des chevaliers dignes de notre nom..... Vous le voyez, à peine ma main vient de quitter son bâton de voyage, il me faut le reprendre..... Ces crêpes, ce deuil, ces champs semés de nos morts troublent mon âme et je... blasphèmerais..... Demain, demain aussi, je serai mort pour vous, car j'ai besoin d'ensevelir, dans quelque retraite ignorée, le peu que je conserve encore de force et de raison..... Adieu, frères !..... Mes fils, adieu !..... ”

Il dit, les presse une dernière fois sur sa poitrine ; et s'arrachant à leurs baisers, il s'échappe ; et on le voit, courant, comme pris de vertige, puis disparaître dans le bois.....

EPILOGUE

Cinq ans après, Charlemagne, monté sur le fougueux *Bayard*, se promenait aux environs d'Aix-la-Chapelle, devenue sa capitale. Entraîné par les beautés du site, il était arrivé jusqu'à Cologne, escorté de nombreux seigneurs, des trois frères Aymon et des fils de Renaud, récemment armés chevaliers par lui, comme l'avait été

leur père. On retrouvait en ces jeunes gens et les traits touchant de leur mère et la belle nature, l'air noble du héros dont ils pleuraient encore la fuite inexplicable.

Or, aux approches de la ville, des chants religieux les émurent : une foule immense se dirigeait vers la chapelle, et Charlemagne sentait que son coursier, rongé par son frein, cherchait à l'entraîner dans cette direction.

“ Holà ! dit l'empereur à une bonne femme, que signifie cette affluence ?..... ”

Et la paysanne répond :

“ Je viens du village de Crosue, ou mourut, il y a deux jours, un saint anachorète dans la cabane qui lui servait d'ermitage ; haut et fort comme un géant, il s'était proposé pour aider les maçons à construire, à Cologne, l'église de saint Pierre ; il manœuvrait si bien, que les autres, jaloux de son adresse, le tuèrent, un soir qu'il dormait, et le jetèrent dans le Rhin ; mais le corps surnageait, entouré de lumière. Si bien que l'évêque arriva, le fit exposer dans la nef, le visage découvert, pour qu'on puisse le reconnaître..... Les malades qui le visitent s'en retournent pleins de santé..... Voilà pourquoi si pressée est la foule..... ”

L'empereur, curieux de voir ces prodiges, attache *Bayard* au portique, et pénètre dans l'église suivi de son escorte. En s'approchant du corps, tous aussitôt le reconnurent : c'était Renaud de Montauban !

Et les trois frères Aymon et ses deux fils se penchèrent sur lui, l'arrosant de leurs larmes. Alors, l'évêque, allant à eux, leur dit :

“ Consolez-vous ! celui que vous pleurez a conquis la palme immortelle..... ”

Charlemagne ordonna de belles funérailles et le fit mettre dans un riche tombeau, où il repose encore sous le nom de *saint Renaud*.

Quand l'empereur quitta l'église, et voulut enfourcher *Bayard*, de nombreux témoins affirmèrent avoir vu le cheval pleurer, puis disparaître dans les nues monté par deux fantômes qui s'embrassaient et se disant : “ Renaud !..... Maugis !!! ”